

L'empire des gènes. Histoire de la sociobiologie, par Jacques Ruelland
(Paris, ENS Edition, 2004, 325 p., index, bibl., ISBN 2-84788-45-3, 33 euros)

A notre époque où l'analyse des idéologies n'aurait plus de sens en raison du règne de la naturalisation des sciences humaines et de l'éliminativisme de la philosophie et de la psychologie ordinaire, le livre de l'historien et philosophe des sciences Jacques G. Ruelland vient réveiller la critique occidentale de la sociobiologie. Née en 1971 dans *The Insect Societies* sous la plume du biologiste Edward O. Wilson (1929-) le terme de sociobiologie ne doit pas être confondu avec la biosociologie (cf p. 19-25), car ce serait privilégier la biologie comme science fondatrice à partir de laquelle, comme nous l'avons montré pour la neurophilosophie de Patricia S. Churchland, la réductibilité des sciences humaines légitimerait l'éliminativisme et la constitution d'une science unifiée. En rétablissant la véritable préséance idéologique de la sociobiologie, plutôt que seulement sa « misère » comme l'avait heureusement effectué Patrick Tort et ses collaborateurs en 1985, l'auteur restaure les conditions scientifiques de la naissance du néologisme.

Mais l'intérêt principal de cet ouvrage, en cela fidèle à une philosophie analytique de la science soucieuse d'étudier les significations et leur déplacement en définitions précises, se trouve dans l'exposé des déplacements ou non du domaine de la donnée scientifique à la donnée sociale. Le choix par Wilson du concept de *Culturgen*, plutôt que celui de *sociogène* créé en 1973 par Swanson, pour faire le lien entre la définition de l'intelligence selon la sociologie humaine et le déterminisme génétique des comportements culturels est celui d'une « analogie méthodologique » (p.101) qui sert « à explorer un domaine donné par un schème explicatif emprunté à un autre domaine ». Là où le sociogène ne détermine que les comportements sociaux, *culturgen* entretient la confusion en dressant, ce en quoi Philippe Descola s'efforce dans son ouvrage récemment paru d'aller *par delà la nature et la culture*, une théorie non réfutable des fondements naturalisés de la culture.

Le biologisme, selon Ludwig von Bertalanffy, en 1956, est la thèse selon laquelle le comportement humain devrait être réduit à des termes et des lois biologiques. Le biologisme et le cognitivisme sont devenus des discours hors de leurs disciplines fondatrices : la biologie et la cognition. La différence entre « *extreme biology or mindless psychiatry* » a pu faire croire en une opposition stricte entre un biologisme psychiatrique et un cognitivisme épuré de toute référence au modèle neurologique. En concevant, dès 1960, des « *genetic bridges* » entre les sciences biologiques et les sciences du comportement, les *behavioral genetics* ont cru pouvoir se distinguer de la sociobiologie. Jacques Gervet, dans une approche épistémologique, a pu montrer comment le glissement de sens dans le discours scientifique est un déplacement idéologique des concepts.

Pourtant le biologisme en psychiatrie aboutit à un béhaviorisme radical surtout dans la psychologie nord-américaine. Il convient de débusquer le mythe de la scientificité selon laquelle la pratique scientifique serait plus objective dès lors qu'une cause organique serait trouvée pour tout comportement anormal. Si le paradigme de la science objective est nécessaire, il n'est pas suffisant pour expliquer les phénomènes subjectifs. Le biologisme strict revendiqué par Stephen Toulmin, Joël Feinberg et Charles Taylor repose sur une identité cerveau-esprit. Le fonctionnalisme a pu apparaître comme une alternative au biologisme et au strict cognitivisme qui se définit par la conjonction des thèses fonctionnalistes et computationnelles : le fonctionnalisme établit des relations causales entre les états mentaux mais aussi avec les stimuli et les comportements.

La notion de glissement épistémologique, comme « changement sémantique dans les idées, les concepts ou les points de vue véhiculés par une théorie qui amène le chercheur à

parler d'une chose complètement différente de celle dont il parlait auparavant, quoiqu'il utilise toujours les mêmes mots » (p.145), s'inscrit dans la mobilogie qui étudie le mouvement des savoirs. Cinq glissements sont décrits :

1. Les mots utilisés par le savant identifient les causes des comportements individuels des animaux à celles des comportements de groupe des animaux.
2. Le passage de l'animal à l'humain réduisant ethnologie à l'éthologie.
3. La constitution d'une « nouvelle synthèse » rassemblant toutes les recherches éthologiques et génétiques.
4. La « quasi conscience de soi » du gène s'inspirant de l'ouvrage matérialiste de Richard Dawkins *Le gène égoïste* (1976).
5. Constituer une idéologie en synthétisant les sciences de vie.

Le Chapitre 10 sur la généalogie des modèles de la sociobiologie recherche dans l'histoire générale des sciences et des idées les conditions de production du néologisme. Toute la difficulté de cette entreprise, qui pourrait effectivement être très discuté, consiste dans le passage d'un modèle mécaniste du XVII avec la vision mécaniste de la sociobiologie humaine (p. 168) : car s'il existe une filiation la reconstitution des positions matérialistes ne conduit pas forcément, même en montrant les mauvaises utilisations par les sociobiologistes de cette tradition, à une généalogie. Plus convaincant, en raison même de l'invention de la biologie sont les modèles sociologiques d'interprétation qui permet à l'auteur de relire l'organicisme politique de Hobbes.

Le livre est bien complet et précis dans l'analyse des textes sociobiologistes et dans le désir de faire l'inventaire de toutes les influences internes et externes.

Bernard Andrieu
Professeur
Epistémologie du corps et des pratiques corporelles
Université Henri Poincaré/ Nancy 1
ACCORPS/UMR 7117 CNRS Archives Poincaré.